

cocottesminute productions PRÉSENTE

Marseille

Ils ont tué mon fils

UN FILM DE
EDOUARD BERGEON
ET PHILIPPE PUJOL



communiqué

Imaginez que dans votre quartier, une à deux fois par mois, un jeune se fasse tuer par une kalachnikov, des dizaines de coups de couteau ou bien torturer dans une cave par des amis d'enfance. C'est la réalité des cités de Marseille. Ces exécutions ont lieu de plus en plus devant témoins et sur la place publique.

Alors que le terme règlement de comptes jette définitivement le déshonneur sur ces familles déjà dans la douleur, comment les mères survivent à de tels drames ?

Ce nouveau documentaire réalisé par Edouard Bergeon et Philippe Pujol et produit par Jérôme Duc-Maugé donne sobrement la parole à celles qui portent et donnent la vie, avant de se la faire enlever. Un prisme qui fasse table rase des préjugés que nous portons sur la violence dans les banlieues.

sommaire

résumé	p 03
intentions de réalisation	p 04
note sur les protagonistes	p 07
cv des réaliseurs	p 12
présentation de cocottesminute	p 13
fiche technique	p 14



résumé



Souad, Baya et Céline sont des mères marseillaises. Dans les quartiers Nord, elles y ont vu naître leurs garçons. Elles les y ont vu se perdre, aussi. Et pour deux d'entre elles, mourir. Ces mères nous racontent par bribes leur survie, emmurées dans ces tours qu'elles ne peuvent quitter et où elles se consomment lentement dans la douleur.

A travers la mémoire du passé, le quotidien chaotique et leurs efforts éperdus pour envisager l'avenir, le film raconte le destin de ces femmes qui restent là, comme sous un plafond de verre, dans les quartiers nord de Marseille. Orphelines de leur enfant.



intentions de réalisation



Tout n'est qu'une question d'enfermement, dans une cité, dans un réseau de stupés, dans une addiction, dans le chômage, dans la misère ou dans sa condition. Et comme tous les enfermés, on rêve d'évasion, grâce à la drogue, l'alcool, la bouffe, la délinquance, l'achat compulsif, l'ambition. Avec parfois une mort violente comme seul destin. Une mort comme un poison pour des mères qui réclament justice pour faire leur deuil. Mais paradoxalement, elles ne quittent pas leur quartier dont elles connaissent toutes les chausse-trapes. Même si les tueurs de leurs fils habitent le bâtiment d'en face.

En apparence, ce sont des quartiers nouveaux, comme il en existe tant en France. Ils sont assez neufs, assez vides, parcourus de larges allées, ponctués de hautes tours. Ils ne sont ni particulièrement tristes, ni particulièrement gais. Parfois, on y croise des femmes, charriant des provisions. Quelques enfants, jouant au foot sur un bout de bitume. Des hommes, souvent jeunes, bavardent au coin des immeubles, fument, boivent parfois. D'autres sont là, assis sur des canapés au pied des tours : des guetteurs à peine pubères qui se rêvent en *Scarface*. Les « minots » du trafic, dans cette banlieue où pour s'en sortir, il faut frapper fort et courir vite.

En somme, la vie d'un quartier populaire, avec ses existences menues, ses fins de mois difficiles, ses mères courage et ses têtes brûlées. En apparence, du moins.



Plusieurs fois par mois, un cadavre est retrouvé. Abattu à bout portant sur un coin de trottoir. Recroquevillé dans une carcasse de voiture brûlée. Livré aux rats dans l'obscurité d'une cave. Lardé de coups de couteau sur un parking anonyme.

C'était l'un de ces jeunes, un de ceux qui fumait, buvait et rigolait dans le quartier.

C'était peut-être un dealer. Ou peut-être pas.

C'est la réalité des cités Nord de Marseille.

En 2016, vingt-neuf morts dans l'année. Si 2017 en a compté 16, au seul mois de janvier 2018 il y en a déjà 3. Dans la presse, on lit : « c'était un règlement de comptes ». Il n'y a pas de grandes analyses, pas de stratégies complexes de guérillas urbaine. C'est une violence qui surgit comme le magma d'un volcan, puissant et destructeur, par de brûlants mouvements qui dévorent et emportent - et puis, parfois, s'arrêtent. **Désormais, à Marseille, on sort un flingue et on tire comme ailleurs on allongerait un coup de poing.** Les gosses des cités s'envoient à la morgue à tour de bras, et les familles restent comme pétrifiées face à ces ados dégingandés qui s'assassinent, se rayent l'un l'autre de la carte d'un revers de main.

Quand les cercueils se referment, ne reste que le vide de l'absence, le silence coupable de quelques habitants qui savent... et la sidération de ces femmes. Ces vivantes au cœur en miettes, victimes collatérales de la mort de leur enfant. Elles, qui savent que les autres savent. Elles, qui subissent encore le regard inquisiteur de ceux qui estiment qu'elles auraient dû, qu'elles auraient pu. Elles, qui côtoient quotidiennement les assassins de leurs enfants et doivent pourtant se taire.

« C'était un règlement de comptes ». Violence inconsciente de la transcription médiatique, qui raconte vite, explique mal et noie ces morts dans la masse des faits divers. D'un trait de plume, cet être qui marchait hier devient l'énième cadavre, à attribuer à des guerres entre caïds de la drogue. Point. « Règlement de comptes », implique aussi que le retour de bâton était attendu. Peut-être même mérité.

A la douleur s'ajoute alors la tâche du déshonneur. Celui de n'avoir pas réussi à sortir son enfant de la cité et de la misère. Elles qui voulaient bien faire, elles pour qui l'école, c'était quelque chose, tout de même ! Elles qui ont tenté de sortir leurs petits de cette spirale meurtrière, de semer la faucheuse à grand renforts de centres d'animation et de soutien scolaire. Elles qui n'avaient qu'un seul tabou, absolu, celui-là : la « déscolarisation ».

Ne restent plus à ces mères orphelines que les souvenirs épars d'un petit garçon dont elles ont perdu le contrôle tôt, bien trop tôt, pour des brouilles - un vol à l'étalage, un paquet porté ici ou là, toutes ces pierres semées nonchalamment sur le chemin de la petite à la grande délinquance. La dégringolade des enfants renvoie les mères à ces années de labeur passées à se battre sur d'autres fronts, pour boucler les fins de mois, trouver un boulot fixe, remédier aux fracas d'un père parfois absent.

Ne reste plus aux mères qu'à survivre, en silence. Un silence de plomb. Côtoyer un assassin n'est pas une fiction au nord de Marseille, c'est le quotidien. Seul un meurtrier sur deux est interpellé. Ces mères sont contraintes de côtoyer ceux de leurs propres enfants. Pourtant, tous savent. Mais tous tremblent et tous se taisent. Personne ne veut être le prochain sur la liste. Sombre cercle vicieux de l'omerta.

La parole livrée dans ce film relève donc presque du miracle : il n'y a à Marseille qu'une minorité de mères prêtes à aider la justice car il n'existe, en France, aucune protection des témoins.

Quand elles se confient enfin, les mères racontent par bribes cette dérive marseillaise : à travers leurs mots se dessine le malaise de la société française vis-à-vis de ses banlieues et de ses immigrés, le destin d'une jeunesse fascinée par l'argent facile, l'impuissance des parents, dépassés ou complices par leur silence, le fiasco d'un pouvoir défaillant, qui prend « les quartiers » pour du bétail électoral.



A Marseille, le divorce entre les habitants de ces cités et l'autorité est consommé depuis longtemps. Depuis l'époque où le PC régnait sur les populations ouvrières qui y vivaient, les « quartiers » ne sont, pour les hommes politiques, qu'un réservoir de voix électorales drainées par le maillage associatif. Pire encore : ce désaveu des habitants des cités est utilisé par tous les partis politiques sans distinction aucune car à Marseille, contrairement au reste de la France, le clientélisme est assumé. Et l'alternance politique n'y change rien : le conseil général a beau être passé à droite pour la première fois de son histoire, sa nouvelle présidente, Martine Vassal, a laissé en place tous les hommes de Jean-Noël Guérini (son prédécesseur socialiste). D'abord, parce qu'ils sont bons techniciens. Mais surtout parce que, si elle les remplace par des fidèles, elle connaît parfaitement les risques. A Marseille, au cœur des Palais comme au fin fond des quartiers nord, la même règle prévaut : on ne peut être trahi que par ses amis.

Ce documentaire se propose de donner la parole à celles qui sont condamnées à se taire. De partager avec elles ce temps suspendu, dans leur univers empreint des souvenirs du passé, de la peur de l'avenir. Il veut offrir un temps de répit à celles qui ont porté la vie et qui portent le deuil. Pour faire table rase des préjugés sur la violence dans les banlieues. Pour offrir une mémoire à ces orphelines de cœur. Pour rendre leur visage à ces corps anonymes. **Pour dire que ces vies, bien que courtes, ont été, tout simplement.**

note sur les protagonistes



C'est un film choral qui montre des destinées individuelles confrontées à une perte tragique.

Les états d'âme de Baya

Baya 50 ans, est la maman de Nabil, tué par balles à 19 ans et brûlé dans une voiture.

Un an avant son assassinat, Nabil avait tourné dans le clip du rappeur marseillais Kalif Hardcore. Dans le clip, Nabil joue le rôle d'un dealer tué de deux balles et brûlé dans une voiture. Ce clip avait pour but de dénoncer le deal et les risques de mort liés au trafic. Un scénario prémonitoire.

Pour sa maman, Nabil était un fils bien. Joueur de foot et passionné par le rap. Il écrivait ses textes et composait ses mélodies. **Les raisons du meurtre de son fils ? Une vengeance qui n'est pas liée au deal.** Pour elle, Nabil était propre. Il avait peut-être vendu quelques barrettes plus jeune mais il n'était pas dans le réseau. Elle se battait comme une lionne contre cela.



« Une semaine avant le meurtre, l'assassin de mon fils lui avait mis une baffe (comme dans le clip d'ailleurs), comme ça dans le couloir. Il le cherchait, peut être parce qu'il voyait qu'il n'avait pas d'emprise sur lui... Ils se sont battus et mon fils plus petit, lui a quand même mis une roustie. Nabil est rentré à la maison, blessé aux mains et aux bras et surtout apeuré par ce qu'il avait vécu. J'ai nettoyé le sang sur la porte. Ce que je n'aurais pas dû faire puisque qu'un relevé ADN aurait peut-être pu montrer le nom de la personne avec qui il s'était battu. Je connais l'assassin de mon fils, j'ai changé ses couches... »

Fortement choquée, le sentiment d'être manipulée, et que son fils est mort tué par des jeunes qu'il connaissait, Baya avait tiré la sonnette d'alarme avant le drame. Révoltée et dégoûtée par les rapports humains de la cité, par les politiques «qui ne font rien». « Tout le monde savait »...



« Je rentrerai dans mon deuil quand on saura que mon fils n'est pas un criminel. Je suis née à Marseille et j'ai grandi à Font-Vert. La cité était plus mixte à l'époque, on était bien, il y avait du travail. Puis petit à petit les dealers ont pris le pouvoir. La rue vous vole votre enfant. Nabil a commencé à fréquenter les jeunes du quartier. Je l'ai tout de suite prévenu que je ne voulais pas qu'il traîne avec certains, cela m'inquiétait. »

Quatre ans après la mort, Baya sombre dans une profonde dépression. Elle oscille entre les phases d'euphorie et de profonde léthargie. **Elle attend justice. Mais faute de preuves et de témoignages, le dossier est vide.** « J'aurais aimé un procès. Si la Police avait fait son travail en amont (écoutes téléphoniques car le tueur était connu) il ne serait pas mort ».

Le cauchemar de Souad

A cinquante ans, Souad en paraît quinze de plus. Après la mort de son fils Abdelkader et de son mari Nadir, cette mère de cinq enfants est devenue l'ombre d'elle-même.

Elle a la voix cassée. Elle dit l'avoir perdue à force de crier sur son aîné, celui qui n'est plus là. Elle s'inquiète pour l'avenir de son cadet de 17 ans qui semble sombrer lui aussi lentement dans la délinquance.



Quand elle repense à Abdelkader, sa voix se brise. Elle avoue sans détours que son premier fils « était impliqué et voulait prendre un réseau d'une cité voisine ». Souad et son mari se doutent bien de quelque chose, à l'époque. Le père, arrivé en France clandestinement, est heureux d'être devenu Français. Illettré, il fait vivre sa famille de petits boulots, de menus services dans l'économie souterraine marseillaise, ramener des vêtements contrefaits vers les commerces du centre-ville, « rien de grave, quoi »...

L'aîné, lui, choisit très vite de pratiquer un autre type de délinquance, qui ne vous laisse pas patauger dans la misère. Dès 14 ans, Abdelkader vole ses premières voitures et commence à faire le guet. Nadir (le père) fait tout pour l'en empêcher. Il le corrige à grand coups de roustes, l'expédie au bled en Algérie, l'entraîne jusqu'à l'épuisement pour le calmer. Il l'attache même au lit pour l'empêcher de sortir.

Les allers et retours en prison n'apaisent pas Abdelkader. Il devient un caïd du quartier, un de ceux qui s'impose par la force et qui soigne les apparences, Rolex au poignet, BMW. Gros consommateur de shit, il devient violent à la maison. Insulte ses parents, ses frères, ses sœurs.

Une nuit de juin, sur le parking d'un hôtel Campanile, un homme s'approche. Et pointe sur lui un Glock de 9mm. **Une balle à bout portant le touche en plein front.** A l'arrière de la voiture, sa petite amie et un ami sont épargnés. Kader avait 22 ans.

À la mort du fils aîné, la famille déménage dans un premier logement plein d'amiante. Le père sombre à son tour, après avoir pendant un an tenté d'obtenir justice pour son fils. Il est abattu en pleine rue par une rafale de kalachnikov.

Cette fois, les services de la ville octroient à Souad un pavillon. Situé en bord d'autoroute, le logement se fissure. Touchés par son histoire, des éducateurs du quartier viennent souvent la soutenir dans l'éducation de ces quatre autres enfants. Mais Souad est en train de perdre tout espoir de sauver son autre fils.

La victoire d'une mère, Céline

Céline est mère célibataire de six enfants et travaille en maison de retraite. Originnaire d'un quartier de Marseille calme et plutôt bourgeois, Céline n'est donc pas née dans la cité. Elle y a emménagé avec ses 6 enfants après deux séparations qui l'ont laissée sans homme et sans le sou. Il fallait bien trouver un loyer abordable. Malgré tout, Céline est attachée à ce lieu et n'a jamais voulu partir, s'estimant dans son bon droit et refusant de se soumettre.

Son fils aîné, Damien, est né de sa première union, un amour de jeunesse. Quand elle sent son aîné décrocher de l'école à l'adolescence, cette mère têtue décide de l'y traîner de force, manu militari. Mais le gamin déraile, fugue et fait le mur. Elle, en pleine séparation, qui travaille énormément, se sent débordée. Elle lutte pour ne pas s'écrouler devant ses enfants.

Elle décide de faire appel à l'ADDAP 13 (Association Départementale pour le Développement des Actions de Prévention) pour une aide aux devoirs et pour que son fils participe à des activités sportives et culturelles avec des éducateurs. Mais rien n'y fait.

En 2002, elle apprend que Damien (âgé alors de 15 ans), fait le guet au pied des tours pour des trafiquants. Elle s'engage alors dans un combat acharné pour le sortir du réseau.

Elle commence par dénoncer son fils à la justice, mais très vite on lui fait comprendre qu'il faut qu'elle dénonce l'ensemble du réseau : « c'est du donnant donnant ». Elle crie à l'aide, on lui répond : « Votre fils est un cul merdeux. Vous nous aidez ou débrouillez-vous ». Elle refuse car elle a peur de mettre toute sa famille en danger.

Céline écrit alors au Procureur. Sa lettre restera sans suite. Céline comprend qu'elle est seule. Au début, elle va chercher Damien, l'attrape et le traîne à la maison. Mais dès qu'elle a le dos tourné, il retourne vers le réseau et reprend sa place de guetteur. Céline comprend alors que son fils n'y va pas que pour l'argent, pour payer ce shit qu'il a commencé à fumer. Non. Damien, qui n'a jamais connu son père, y va surtout pour exister. Pour occuper une place dans la cité, devenir « le petit blanc qui veut s'imposer ».

Céline décide de s'interposer. Elle va voir les dealers et leur demande sans se démonter de laisser son fils tranquille. Ils lui rétorquent en ricanant que ce n'est pas une femme qui va leur imposer les règles.



Elle fait alors appel à l'AEMI (Aide à l'Education en Milieu Ouvert) pour aider Damien âgé alors de 17 ans. Elle veut obtenir la présence ponctuelle d'un éducateur à la maison. Après un entretien d'évaluation, l'AEMI ne donne pas suite estimant que le jeune homme sera bientôt majeur. Elle insiste, argumente, dit qu'elle s'inquiète également pour ses autres enfants. **On lui dit qu'elle semble être une bonne mère et ne devrait pas avoir besoin de recourir à ce service.** De fait, elle n'a pas de problème avéré avec ses 5 autres enfants, mais les soucis causés par Damien et les difficultés du quotidien lui pèsent. Aujourd'hui avec le recul, elle pense que ce combat était dangereux, et que, sans s'en rendre compte, elle a risqué sa vie et celle de ses enfants.

A l'époque, Céline se sent en danger de mort. Dans la cité voisine, les petits dealers tombent, un à un. Céline tremble. Elle voit que les chefs du réseau veulent garder Damien sous leur emprise. Pour intimider la mère, ils essaient de mettre le feu à l'appartement de la famille, balancent des poubelles sur sa fille cadette, Myriam. Les autres enfants sont insultés et régulièrement menacés. Alors qu'elle téléphone dans une cabine, Céline reçoit une balle à blanc dans le genou. Elle ne porte pas plainte, ne se faisant plus aucune illusion sur l'action des pouvoirs publics. Alors le réseau invente des dettes à Damien. L'adolescent se retrouve coincé, pris entre deux feux. Un soir, il est victime d'un tabassage en règle. Tabassé à coups de pied, de poing et de barres de fer. Cette fois, Damien comprend. Il demande de l'aide à sa mère.

Au risque de sa vie, Céline décide d'affronter une dernière fois le chef du réseau. Elle menace de le balancer aux policiers, promet « de ne plus jamais l'emmerder » s'il décide de lui rendre son fils... Elle le prévient : elle a laissé une enveloppe à des proches avec les noms de tous les membres réseau, au cas où il lui arriverait quelque chose. Face à tant de détermination, l'homme finit par céder.

Damien décroche. Céline comprend qu'elle a gagné son combat : elle envoie son fils quelques mois en Algérie afin qu'il prenne du recul et se repose. À son retour, il commence des études de graphisme. Il vit aujourd'hui à Limoges avec sa compagne et attend son second enfant.

Aujourd'hui, Céline se dit transformée par cette expérience : « J'avais une carapace d'escargot, elle est désormais en béton ». Pourtant, elle aime la vie dans la cité et n'en veut à personne. **Elle considère que si personne ne l'a aidée, c'est parce que tout le monde était terrorisé.** Elle déplore la pauvreté des quartiers nord, l'abandon et l'impuissance des pouvoirs publics.

Aujourd'hui encore, elle côtoie la violence, les morts dans la cité, le sang, les cadavres. Mais refuse de partir, « ce serait plier face à cette violence ». Elle résiste et force l'admiration. C'est un exemple pour de nombreuses familles du quartier. Mais elle en est convaincue : si son histoire avait eu lieu en 2016, elle serait déjà morte et enterrée. Alors elle s'efforce de garder ses enfants « sous contrôle » sans tomber dans la paranoïa.

CV des réalisateurs



Edouard Bergeon est auteur et réalisateur. Son film *Les fils de la terre*, sur le mal-être des paysans directement inspiré de l'histoire tragique de son père, obtient de nombreuses distinctions en France et à l'international. Mention du Jury FIPA 2012, Prix du premier film FIGRA 2012, Finaliste Prix Albert-Londres, Etoile de la SCAM et sélectionné en compétition officielle à l'IDFA - Amsterdam. De ce documentaire, naît une pièce de théâtre (Prix du Jury et du Public festival du Théâtre 13) jouée au Festival d'Avignon en 2017.

Il réalise les documentaires *L'entrée des Trappistes* et *Liberté, égalité, Improvisez !* pour Méliissa Theuriau et Canal +.

Edouard Bergeon collabore régulièrement pour France 2 et l'émission *13h15, le samedi* avec une trentaine de magazines à son actif dont *Ferme à vendre*, Prix du grand reportage - 40 min FIGRA 2013.

En parallèle, il écrit un scénario de fiction sur la transmission de la terre, inspiré de son histoire familiale. Il en effectuera la mise en scène et la réalisation en 2018 pour son premier film de cinéma, *Au nom de la terre*, produit par Christophe Rossignon, Nord-Ouest Films.

Philippe Pujol est un journaliste, auteur et réalisateur marseillais ayant obtenu en 2014 le prix Albert-Londres pour sa série d'articles « *Quartiers shit* » sur les quartiers nord de Marseille. Il avait déjà obtenu en 2012 le premier prix Varenne PQR pour sa série *French deconnection*, publiée dans *La Marseillaise*. De ces deux séries naissait son premier livre *French deconnection : au cœur des trafics*.

Son long travail sur les quartiers populaires de Marseille comme sur les politiques qui en font depuis des décennies des quartiers de la relégation, trouvait un aboutissement dans le livre *La fabrique du monstre : 10 ans d'immersion dans les quartiers nord de Marseille, la zone la plus pauvre d'Europe*. Un best seller ayant été récompensé en 2017 du prix ESJ-Paris. Souad, l'une des mères de ce documentaire, y est déjà largement racontée.

Philippe Pujol connaît par ailleurs personnellement les trois mères présentes dans ce documentaire, depuis plusieurs années. Pour l'une d'elle avant même que son fils ne soit tué. Dans le cas de Souad, depuis le jour où son fils a été tué.

Philippe Pujol a aussi écrit *Mon cousin le fasciste*, un récit de son immersion au sein d'un groupuscule nationaliste français dirigé par son cousin germain.

En février 2018 sortira *Marseille 2040*, un essai prospectif sur l'avenir du système de santé Français.

Il tourne et prépare actuellement plusieurs documentaires comme auteur et réalisateur. Après avoir participé au scénario de la saison 2 du *Marseille* de Netflix, sans pousser plus loin l'aventure, Philippe Pujol est devenu le scénariste d'*Ultra*, une série de super-héros dans les quartiers nord de Marseille, entrée en production depuis le début de l'année.





cocottesminute a reçu le Prix
Procirep 2014 du Producteur
français de télévision dans la
catégorie Documentaire

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue
avec des extraits sur www.cocottesminute.fr

Depuis 2002, nous menons une réflexion sur le documentaire et sa façon d'interroger notre société.

Un travail d'accompagnement particulièrement exigeant intervient dès l'écriture, pour développer dans chacun de nos projets, la force d'une histoire.

Notre ligne éditoriale, ouverte sur tous les sujets de société nationaux et internationaux, historique, scientifique ou encore culturelle reflète la curiosité des producteurs et des réalisateurs avec lesquels nous travaillons.

producteur

Jérôme Duc-Maugé, producteur délégué

Jérôme Duc-Maugé est diplômé de l'IAE de Lyon avec un Master de Management et Stratégie Commerciale après une formation initiale à l'ESRA et à l'INA. En 2002, il fonde cocottesminute avec laquelle il a produit jusqu'ici une soixantaine de documentaires, récemment *Interpol, une police sous influence ?* (ARTE), *Homo Spatius* (France 5), *Marseille, ils ont tués mon fils* (France 2). Puis il crée Parmi les lucioles pour produire des films de fictions et d'animations. Plusieurs courts-métrages dont celui d'Hélène Firen *Au poil* et la série d'animation *Juliette Génération 7.0* (ARTE). *La femme canon* (Canal+). Entre autre il collabore actuellement avec Alain Gagnol sur l'adaptation du *Power Club* en série TV et Didier Tronchet sur un long-métrage.

En 2018, il a effectué la formation Directeur Littéraire au CEEA.

assistante de développement

Estelle Raffin

Après une licence en biologie, elle réalise une première année de master en neurosciences cognitives puis s'oriente dans un master de communication scientifique. Elle collabore actuellement avec l'équipe de cocottesminute pour développer des projets scientifiques.



fiche technique du film

france.tv

france.2

PUBLIC
SENAT



PROCIREP

ANGOA

un documentaire

réalisé par :

Edouard BERGEON et Philippe PUJOL

co-écrit par :

Cécile ALLEGRA et Marie-Lise FAURE

Image :

Edouard BERGEON, Nicolas DUCROT, Matthieu MARTIN, David KREMER, Steeve CALVO, Julien HATOUM, Cédric ALLIOT

son :

Mathieu COURTHIAL, Jérémie VAN QUYNH, Jean-Michel TRESALLET

montage :

Luc GOLFIN

musique originale :

Thomas DAPPELO

durée :

52 min.

producteur délégué :

Jérôme DUC-MAUGÉ

diffuseurs :

France Télévisions
Public Sénat

avec le soutien de :

de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur
de la PROCIREP – société des producteurs,
de L'ANGOA
et du Centre national du cinéma et de l'image
animée

année de production :

2017

contact presse :

cocottesminute productions
Jérôme Duc-Maugé
j.ducmauge@cocottesminute.fr
04 72 98 30 09

